

## Théâtre / L'envol des cigognes- Le dernier jour du jeûne

**Superbe fin de mars au TNN, entre le 24 mars et le 1<sup>er</sup> avril : après ce « sublime forcément sublime » *clytemnestr@pocalypse* (voir article) deux pièces hautes et fortes de Simon Abkarian, *L'envol des cigognes* et *Le dernier jour du jeûne*. Deux odes à la vie, à la femme, au théâtre. Et, avant toute chose, un triple hip hip hourra pour Irina Brook qui vient de voir reconduit son mandat de 3 ans à la tête du TNN.**



Le dernier jour du jeune

Après une enfance passée au Liban, Simon Abkarian, acteur français d'origine arménienne, se rend à Los Angeles et y intègre une compagnie théâtrale arménienne. De retour à Paris en 1985, il suit des cours d'acteurs puis entre au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine et joue, entre autres, dans *L'Histoire terrible mais inachevée* de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge d'Hélène Cixous et dans les pièces du cycle des Atrides, dont *Iphigénie à Aulis* d'Euripide ou encore *Les Euménides* d'Eschyle. La consécration, au théâtre, vient en 2001 avec *Une bête sur la lune* de Richard Kalinoski, dans une mise en scène d'Irina Brook, pièce relatant la vie d'un rescapé du génocide arménien, qui lui vaut le Molière du meilleur comédien.



Le dernier jour du jeûne

Mais nous connaissons bien Simon Abkarian, au TNN : après, en son temps, « *Une bête sur la lune* », « *Ménélas Rébetiko* » vu en mars 2015 (voir article « La Grèce antique au TNN »). Et une trilogie, sa trilogie autour des femmes : *Penelope, ô Penelope*, *Le dernier jour du jeûne*, *L'envol des cigognes*. *Penelope, ô Penelope* a obtenu le prix du syndicat de la critique pour le meilleur texte théâtral. Le fil rouge de cette trilogie est l'histoire d'une communauté méditerranéenne, le Liban de l'enfance de Simon Abkarian.

Dans *Le dernier jour du jeûne*, il y a la mère, Nouritsa, le père, Theos, le fils unique, Elias, la soeur cadette, Astrig, l'aînée, Zéla, la tante érudite, Sandra, il y a aussi la voisine colporteuse de rumeurs, Vava, le boucher, Minas, sa fille, Sophia, qui ne parle plus, le jeune désœuvré, Aris, et l'autre, l'étranger, Xenos, celui qui ne dit rien, celui qui a peur de parler, de se déclarer. Ils sont voués à coexister dans un affrontement inavoué. Ils ont peur les uns des autres. Les hommes ont peur des femmes, ils jouent le jeu d'un amour tacite qui maintient un semblant de paix au sein de la famille. Et c'est ce faux-semblant que les femmes veulent détruire. C'est de ce joug ancestral, dont elles veulent s'émanciper. Car ce sont elles qui paient le plus lourd tribut de cette aliénation millénaire. Réduites au rôle de procréatrices, elles sont reléguées au second plan de la grande histoire. Leur plaisir est nié, leur aspiration de liberté aussi.

De *L'envol de cigognes*, Simon Abkarian dit que « *C'est une tragi-comédie sur le thème de la guerre civile. Lorsque la guerre entra chez nous, j'avais 13 ans. Il faisait beau.* »

*Il faisait chaud.*

*Dans notre quartier, lorsque les armes automatiques crépitèrent, notre mère nous couvrit de ses bras. Ce soir-là, ils me semblèrent immenses. Ce soir-là, le monde bascula dans une dimension où le pire comme le meilleur prirent des allures de mirages. Ce soir-là allait donner au pain et à l'eau leur aspect le plus vital. Les rires, les pleurs, les fêtes, les enterrements, les mariages, tout allait continuer, mais avec au-dessus de nos têtes les bras de nos mères qui allaient nous protéger d'un torrent de feu. »*



L'envol des cigognes

Si je devais caractériser la puissance de ce texte, je parlerais volontiers d'« épopée intime », dût cette expression apparaître comme un oxymore : il y a le bruit et la fureur de la guerre, d'autant plus qu'il s'agit d'une guerre civile, vus au travers, au tamis, de l'histoire d'une famille que traverse les batailles, les animosités. Mais reste, malgré les conflits, cette notion de famille et son ciment, la femme.

Le texte est intense, coloré, dru, il a une poétique de l'immédiateté. Il sait se faire épique, tendre, ironique, sait se faire violent, tout au moins âcre. Si le référent explicite est bien le Liban (bien que le texte jamais n'en parle) l'implicite est la mer(e) nourricière, la Mare Nostrum, la Méditerranée.

Plus exactement le bassin méditerranéen.

Et cette méditerranéïtude est très lisible dans le décor, signé Noëlle Ginefri : des éléments d'habitation, de couleur blanche, qui peuvent s'agglomérer, avec sur le côté, en extérieur, un escalier qui monte à la terrasse : habitat

typique méditerranéen que l'on retrouve à Alger, en Grèce... Et le bleu qui emplit tout la surface du cyclorama\* avec toutes ses nuances (50 nuances de bleu) désignent aussi bien la pureté de ciel que l'entense du drame. José Monléon, le fondateur de l'Institut International du Théâtre Méditerranéen me disait que chaque fois qu'il allait dans une ville du pourtour de cette mer(e) nourricière, il avait l'impression d'être dans la même ville. Petit aparté : les assises de l'IITM se déroulent chaque année à Marseille, et cette ville est pour moi bien enserrée au cœur de l'œuvre ici présenté de Simon Abkarian. Marseille est avant tout un port, et c'est dans ce port que tout arrive, qu'est arrivée entre autre la communauté arménienne dans son exil.

J'ai parlé de la Grèce. Elle n'est pas qu'au travers du décor évoquée. Il y a ce personnage de Sandra, sœur de Nouritsa, sans âge, qui ouvre la pièce par un prologue, où elle se présente comme « *jouvencelle centenaire, philologue, exégète, astrologue et avocate.* » Nous la retrouvons lors de l'épilogue où elle clôt l'épopée intime. Elle interviendra plusieurs fois dans la pièce, plus comme commentatrice de ce monde qui l'entoure que dans l'avancée de la drama. La fonction de ce personnage me fait penser peu ou prou au coryphée de la tragédie grecque antique.



L'envol des cigognes

Mais aussi le fait qu'elle ouvre et clôture l'œuvre mais fait penser à ces interventions placées en tête et en fin des pièces de Shakespeare, dont la célèbre phrase de la Tempête « *Nous sommes de la même étoffe que les songes, et notre vie infime est cernée de sommeil.* » Cela est plus lumineux dans « L'envol des cigognes » où le spectre de Sandra commence est finit la pièce. Au demeurant, la qualité de l'écriture de Simon Abkarian n'a pas à rougir de la comparaison avec celle de Shakespeare. Quant aux acteurs... Jamais le mot « troupe » n'a été aussi évident. Ils sont comme les cinq doigts de la main, ils sont beaux que c'est pas possible,

madre de dios ! Il y a une réciprocité constante entre acteurs, texte, décors, lumière (Jean Michel Bauer) bref, mise en scène. Et quand Ariane Ascaride (Nouritsa) entre en scène, on ne sait plus où on habite. Son dit, son phrasé, sa présence scénique.... Aïe aïe aïe !

En voyant l'œuvre de Simon Abkarian, il me vient une phrase de Miguel de Unamuno : « *Le fascisme guérit en lisant et le racisme guérit en voyageant* » Lisons du Simon Abkarian (chez Acte Sud, mais je dis ça, je dis rien, hein !), voyageons dans son théâtre.

*Le dernier jour du jeûne – L'envol des cigognes* de et mis en scène par Simon Abkarian, avec Simon Abkarian, Maral Abkarian, Ariane Ascaride, Serge Avédikian, Assaâd Bouab, David Ayala, Laurent Clauwaert, Pauline Caupenne, Catherine Schaub, Marie Fabre, Victor Fradet, Eric Leconte, Eliot Maurel, Océane Mozas, Clara Noël, Chloé Réjon, Igor Skreblin (ensemble des deux distributions)

## **Jacques Barbarin**

Photos : Antoine Agoudjian

\*le cyclorama est un rideau tendu qui, comme l'indique son nom, est circulaire, ou plutôt semi-circulaire. Il se développe entre les murs cour, lointain et jardin